

DISSERTATION

N° 131.



SUR

L'HYGIÈNE DES FEMMES ENCEINTES;

THÈSE

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris,
le 11 juin 1830, pour obtenir le grade de Docteur en
médecine;*

PAR LÉON-PAUL BOUIS, du Puget,

Département du Var;

Source féconde et sacrée de la vie, la mère est la créature la plus respectable de la nature; c'est d'elle que découlent les générations sur la terre; c'est Ève ou l'être vivifiant qui nous réchauffe dans son sein, qui nous allaite de ses mamelles, nous recueille entre ses bras, et protège notre enfance dans le giron de son inépuisable tendresse. Femme! mère! honneurs de la création! quels hommages éternels ne vous sont pas dus dans tout l'Univers?

J.-J. VIREY, De la Femme.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 15.

1830.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, DOYEN.	MESSIEURS
Anatomie.....	CRUVEILHIER.
Physiologie.....	DUMÉRIL.
Chimie médicale.....	ORFILA.
Physique médicale.....	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale.....	CLARION, <i>Suppléant</i>
Pharmacologie.....	GUILBERT.
Hygiène.....	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale.....	{ MARJOLIN.
	{ ROUX.
Pathologie médicale.....	{ FIZEAU.
	{ FOUQUIER.
Opérations et appareils.....	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale.....	ALIBERT, <i>Examinateur</i> .
Médecine légale.....	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés.....	
Clinique médicale.....	{ CAYOL, <i>Examinateur</i> .
	{ CHOMEL.
	{ LANDRÉ-BEAUVAIS.
	{ RÉCAMIER, <i>Président</i> .
Clinique chirurgicale.....	{ BOUGON.
	{ BOYER, <i>Examinateur</i> .
	{ DUBOIS.
	{ DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens.....	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, LALLEMENT, LEROUX.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.
BAUDELLOCQUE, <i>Examinateur</i> .	DUBLED, <i>Suppléant</i> .
BAYLE.	DUBOIS.
BÉRARD.	GERDY.
BLANDIN.	GIEERT.
BOUILLAUD.	HATIN.
BOUVIER.	LISFRANC.
BRIQUET.	MARTIN SOLON.
BRONGNIART.	PIORRY.
CLOQUET.	ROCHOUX.
COTTEBEAU.	SANDRAS.
DANCE.	TROUSSEAU, <i>Examinateur</i> .
DEVERGIE.	VELPEAU.

Par délibération du 9 décembre 1798; l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AU MEILLEUR DES PÈRES ,

A SON EXCELLENTE ÉPOUSE ,

Comme un gage éternel d'amour et de reconnaissance sans bornes.

A MON BON PARRAIN ,

A MA BONNE MARRAINE ,

MES MEILLEURS AMIS ,

*Dont les bienfaits, les sages conseils, et surtout le souvenir, ne
s'effaceront jamais de mon cœur.*

A MONSIEUR TH. GACON ,

Négociant à Moscou.

Comme un faible témoignage de mon attachement respectueux.

L. -P. BOUIS.

A MONSIEUR

J. - C. - A. RÉCAMIER,

Médecin en chef de l'Hôtel-Dieu de Paris; Chevalier de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur; Professeur de médecine au Collège royal de France; Professeur de clinique médicale à la Faculté de médecine; Membre de l'Académie royale de médecine, etc.

A MONSIEUR

J. - P. MAYGRIER,

Docteur en médecine de la Faculté de Paris; Professeur d'anatomie et de physiologie, d'accouchemens, de maladies des femmes et des enfans; Médecin attaché au Comité de bienfaisance et aux dispensaires; Membre de la Société médicale d'émulation, etc.

Comme un gage respectueux de ma reconnaissance.

L.-P. BOUIS.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

AVANT-PROPOS.

DE tout temps la femme enceinte attirait l'attention des médecins, de tout temps ces derniers tracèrent des préceptes propres à lui faire éviter les dangers auxquels son nouvel état l'expose. Eh bien ! malgré cette louable sollicitude de la part des gens de l'art, n'est-il pas pénible de voir avec quelle étonnante sécurité la femme qui a conçu s'expose tous les jours à toute espèce d'influences meurtrières ? Frappé de cette considération, je n'ai pas hésité dans le choix que j'avais à faire de mon dernier acte probatoire, non point que j'aie eu la prétention de creuser de nouveaux sentiers dans le domaine de la science, mais bien parce que je ne saurais me dissimuler que si trop souvent la grossesse entraîne à sa suite des maladies sans nombre, c'est dans l'ignorance où se trouvent certaines femmes que la série des devoirs maternels commence avec la conception qu'il faut en chercher la source. On ne saurait donc se lasser de retracer des règles de l'observation desquelles peut dépendre la santé, et par suite l'existence même d'un sexe sans lequel, comme

l'observe fort bien *Thomas*, les deux extrémités de la vie seraient sans secours et le milieu sans plaisir.

C'est sans doute de l'intérêt qu'inspire cette fleur de la nature vivante, cette âme de la reproduction, comme l'appelle M. *Virey*, que naquit chez les anciens peuples la déférence dont les femmes enceintes devinrent l'objet. Qui ne se rappelle les louables efforts des législateurs de ces temps pour les entourer de tous les égards, de tout le respect que réclame un état auquel sont attachés les plus chers intérêts de la société? Le meurtrier qui, chez les Athéniens, trouvait asile chez une femme enceinte, évitait ainsi la peine de mort qu'il avait encourue.

Au rapport d'Apollonius, celui qui, dans le royaume de Pannonie, rencontrait une femme enceinte était obligé, sous peine d'une forte amende, de l'accompagner et de la reconduire chez elle.

Lycurgue comparait les mères victimes de l'enfantement aux braves morts sur le champ d'honneur; il leur accordait des inscriptions sépulchrales.

A Lacédémone, les lois obligeaient les citoyens à se détourner lorsqu'ils rencontraient des femmes grosses sur les places publiques.

A Rome, où seules elles étaient dispensées de se ranger au passage d'un magistrat, des couronnes étaient suspen-

dues au-dessus de leurs portes dès qu'elles étaient accouchées.

..... *Foribus suspende coronam ;*
Jam pater es.

JUVÉNAL.

Comment , après la vénération religieuse des anciens pour les femmes enceintes , se rendre compte de l'oubli , pour ne dire rien de plus , auquel de nos jours elles se trouvent vouées ? Si Moïse prononçait la peine du talion contre ceux dont les coups déterminaient un avortement , ne serait-il pas à désirer que des lois , moins sévères sans doute , missent un frein à la cruauté de ces êtres qui , froidement barbares , osent porter une main sacrilège sur une femme enceinte ? Mais , pour ne point m'écarter du plan que je me suis tracé , je vais m'efforcer d'extraire de l'hygiène tout ce qui me paraîtra devoir être utile à la femme arrivée à l'époque de sa vie où je la prends ; et , pour suivre une marche exacte , j'adopterai la belle classification tracée par *Boërhaave* , adoptée et étendue par le savant *Hallé*. Elle comprend : 1°. les *circumfusa* , ou choses environnantes , telles que l'air , ses influences , etc. ; 2°. les *applicata* , ou choses appliquées à la surface du corps , comme les vêtements , le lit , les bains , etc. ; 3°. les *ingesta* , c'est-à-dire les choses ingérées par les voies digestives , comme les alimens , les boissons ; 4°. les *excreta* , ou choses qui doivent être évacuées , par exemple , les déjections alvines , les

urines, la transpiration, etc. ; 5°. les *gesta*, ou choses qui comprennent l'exercice, le repos, la veille, etc. ; 6°. les *percepta*, auxquels se rapportent les sensations, les affections de l'âme et les facultés intellectuelles.

Puissent ces considérations rapides, dans lesquelles j'ai essayé de faire l'application des savantes leçons des professeurs de cette Faculté, mériter leur approbation et obtenir leur indulgence !

DISSERTATION

SUR

L'HYGIÈNE DES FEMMES ENCEINTES.

PREMIÈRE CLASSE.

Circumfusa.

PARMI toutes les choses environnantes, l'air tient sans contredit le premier rang. Pour être à son état de pureté, ce fluide élastique doit se trouver composé de 0,21 d'oxygène, de 0,79 d'azote, d'un atome d'acide carbonique; il contient, de plus, le fluide électrique, le calorique, et de l'eau tenue en suspension par ce dernier. S'il était possible que ces principes constitutans n'éprouvassent aucune espèce de variation, l'action de l'air sur notre économie serait toujours la même; mais il n'en est point ainsi, et les changemens que déterminent en lui son refroidissement, sa chaleur, son humidité, ses vicissitudes, enfin les émanations dont il peut être chargé, deviennent pour les hommes des sources fécondes de maladies.

Pour ne m'occuper que de ce qui a trait aux femmes enceintes, ce n'est pas sans de graves inconvéniens qu'elles pourront s'exposer à l'action d'un air froid. A cette époque de leur vie, assurément la plus

digne de notre intérêt , les forces vitales concentrées vers l'utérus , ne peuvent réagir avec succès ; de là des affections aiguës d'autant plus redoutables qu'elles se trouvent compliquées par la gestation. Exposée à une température très-chaude , la femme grosse n'a pas moins de dangers à redouter : énermée par cet état de l'atmosphère , elle pourra devenir la proie du triste cortège des maladies asthéniques. Des dysenteries , des catarrhes rebelles seront le pénible gage de leur fatale imprévoyance , lorsqu'elles ne craindront point de s'exposer trop longtemps à l'impression d'un air froid et humide. L'état de langueur que l'air chaud et humide détermine chez la femme grosse la rend apte à contracter certaines maladies ; telles sont , par exemple , les phlegmasies chroniques des membranes muqueuses , et surtout celles qui tapissent les voies alimentaires , les fièvres intermittentes simples ou pernicieuses , le scorbut , l'hydropisie , etc.

Les funestes effets produits par les vicissitudes naturelles ou artificielles de l'air ne sont que trop généralement connus pour qu'il soit ici nécessaire de les exposer. Quelle est , en effet , celle de nos dames qui n'a payé de quelque affection plus ou moins grave le plaisir du bal ou du spectacle ?

L'air , comme je l'ai déjà observé , peut varier dans ses principes constitutifs , et par là devenir nuisible ; c'est surtout dans les lieux où , les hommes se trouvant réunis en grand nombre , l'air est continuellement altéré par la respiration , qu'il est facile de vérifier la vérité de ce que j'avance. *L'illustre philosophe de Genève* était bien convaincu de ce fait , quand il dit « que l'homme est le moins propre à vivre par troupeau , que son haleine est mortelle pour ses semblables , et qu'entassés comme des moutons ils périraient tous en peu de temps. » En voilà peut-être assez pour éloigner les femmes enceintes de ces réunions brillantes où quelques instans de plaisir sont trop souvent achetés aux dépens de leur existence. Prédisposées aux maladies contagieuses par la plus prompte activité de l'absorption , les femmes qui ont conçu devront , avec une attention scrupuleuse , éviter les lieux exposés aux émanations putrides , tels que le voisinage

des marais , des tanneries , des mégisseries , des égoûts , des latrines , etc. L'exemple cité par *Mauriceau* , d'une blanchisseuse qui avorta au quatrième mois pour s'être exposée à la vapeur du charbon , devra faire éviter tous les endroits dont l'atmosphère se trouverait viciée par la vapeur de cette substance. .

Les fleurs seront soigneusement éloignées de la parure des femmes enceintes , et surtout des appartemens qu'elles occupent , si on se rappelle qu'elles ont l'inconvénient de décomposer l'air dans l'obscurité , et de dégager de l'acide carbonique , qui ne laisserait pas que de leur procurer de violens maux de tête , des syncopes et autres accidens nerveux. La rose , le jasmin ont , dans certains cas de grossesse , déterminé des attaques funestes d'hystérie. On trouve dans *Triller* l'observation d'une jeune fille à laquelle l'odeur des violettes donna la mort. *Arétée* a observé l'épilepsie occasionée par quelques odeurs. Toutes les femmes , assurément , ne se trouveront point affectées au même degré : celles d'une extrême susceptibilité nerveuse devront redoubler d'attention. Nul doute que la femme que *Pline* dit avoir avorté à l'occasion d'une chandelle mal éteinte n'appartînt à cette constitution.

Destinées à garantir notre corps des dangereuses influences de l'atmosphère , les *habitations* devront , autant que possible , réunir les conditions les plus favorables à notre santé ; c'est ainsi que les appartemens des femmes grosses devront être tellement disposés , que leurs chambres à coucher se trouvent situées au sud-est , et même au sud en hiver , au nord ou au nord-est en été , et cela , s'il est possible , dans un lieu sec , élevé , et favorable à l'accès de l'air et de la lumière solaire.

Quelle est l'heure de la journée à laquelle la femme enceinte pourra sans danger se livrer à la promenade ? Les considérations auxquelles je viens de me livrer rendent la réponse facile. Chargé d'humidité , l'air du soir pourrait lui devenir funeste ; elle donnera donc la préférence à la promenade du matin , après toutefois avoir donné le temps aux forces , qui pendant le sommeil sont employées aux fonctions in-

térieures, de reprendre leurs directions, et au moment surtout où, par ses rayons vivifiants, le soleil vient changer l'aspect de la nature.

DEUXIÈME CLASSE.

Applicata.

Comme je l'ai déjà dit, la grossesse détermine chez la femme une extrême susceptibilité; plus impressionnable que jamais, leur peau devra être garantie contre les différens états de l'atmosphère, que nous avons vu pouvoir leur être nuisibles : de ce nombre sont surtout le froid et l'humidité. On conçoit facilement que les *vêtemens* destinés à remplir ce but devront varier suivant les saisons : peu chauds, selon le langage ordinaire, ou mieux, bons conducteurs du calorique et légers en été, afin de ne pas déterminer des sueurs affaiblissantes, ils devront, en hiver, réunir les qualités contraires. Ce n'est point impunément qu'au gré de sa fantaisie ou de la mode, et sans égard pour la température régnante, une femme enceinte mettra à nu des parties habituellement couvertes. Peut-on se dissimuler les résultats fâcheux qui peuvent être la suite de l'impression atmosphérique sur les mamelles, organes d'une texture très-délicate, et dont les étroites sympathies avec l'utérus ne sont ignorées par aucun médecin? Faussement convaincue de trouver dans le *corset baleiné* et fortifié par devant d'un busc métallique un objet propre à conserver les grâces que la nature lui a prodiguées, la femme n'a pas balancé, aux dépens même de sa santé, de conserver l'usage de cette espèce de cuirasse, source féconde de maladies. En vain la voix de la prudence s'est-elle fait entendre, en vain des médecins du plus grand mérite ont tracé l'effrayant tableau des affections que prépare cette barbare habitude, la mode a parlé; et quelle n'est point l'influence de ce tyran sur celle dont le fond essentiel est l'antique besoin de plaire ! (*La Roche-foucauld.*) S'il était pourtant vrai qu'esclave née de la coquetterie, la femme se soumit toujours aveuglément aux suites funestes des lois

que cette cruelle lui dicte, que deviendrait, pour notre bonheur, cette sensibilité, qui n'est pas le moindre titre à l'admiration qu'elle nous inspire? Aussi est-il juste de dire que si, long-temps ennemie d'elle-même, elle subit le joug de funestes préjugés, elle saura trouver la force de les secouer, lorsque l'existence d'un être non moins intéressant lui annoncera les nouveaux droits qu'elle a acquis à la reconnaissance de la patrie.

Pénétré de cette idée, j'aborde sans hésitation le récit de tout ce que les corsets baleinés offrent de dangereux chez la femme devenue mère. Emboîtés dans ces étroites prisons, la poitrine et l'abdomen ne peuvent se prêter au nouveau développement de l'utérus; de là de vicieuses conformations du fœtus, des obliquités de matrice et des avortemens. Après des accidens aussi graves, je pourrai passer sous silence les angoisses, les difficultés de la respiration, le ralentissement du cours du sang, l'affaissement des glandes mammaires, la suspension totale ou la diminution de leur sécrétion, enfin des hémorrhagies plus ou moins abondantes. *Baudelocque* cite à ce sujet un fait bien remarquable : « Une femme de dix-huit ans, d'une constitution assez délicate, et enceinte de trois mois seulement, éprouvait déjà quelques marques de pléthore, pour laquelle cet habile accoucheur lui avait prescrit une saignée : après s'être fortement serrée dans ses habits, elle fut prise d'une hémorrhagie par le nez, que rien ne put arrêter; elle persista jusqu'au cinquième mois et demi, que cette femme mourut.

L'utilité des vêtemens modérément serrés n'avait pas échappé à l'observation des anciens : les dames romaines portaient habituellement une ceinture au-dessous des seins, qu'elles serraient fortement; mais arrivées à l'époque de la grossesse, il leur était ordonné de renoncer à cette partie de leur toilette. De là le mot *enceinte*, par lequel, de nos jours, on désigne une femme qui a conçu, et qui, dans son sens originaire, signifie *sans ceinture*.

Lycurgue avait ordonné aux femmes enceintes de faire usage de vêtemens larges, surtout à la dernière époque de la gestation. A

Sparte , à Athènes , l'inspection des vêtemens des femmes grosses était destinée à un magistrat , qui punissait sévèrement toutes celles qui étaient trouvées en contravention.

Long-temps avant nous , des médecins du premier ordre avaient exclusivement condamné l'usage des bains chez la femme grosse : *Avicennes* et *Moriceau* étaient de ce nombre ; ils appuyaient leur manière de voir sur ce que la dilatation du col de l'utérus , et par suite l'avortement , pouvaient en être la suite. Des observations exactes , dont la première fut due au hasard , n'ont laissé aucun doute sur l'erreur d'une telle opinion ; mais , comme cela n'arrive que trop souvent , d'un excès on se jeta dans un excès plus grave peut-être , la proscription absolue des bains fut bientôt remplacée par un coupable abus de leur emploi. Quoi qu'il en soit , de nos jours , un médecin éclairé saura toujours reconnaître les cas où il pourra retirer de ce moyen tous les avantages qu'il en attend ; seul il pourra discerner les tempéramens qui le réclament , seul il pourra ne point se tromper sur les circonstances qui le proscrivent. Ce ne sera donc que , guidée par les sages conseils de ce dernier , que la femme grosse admettra ou rejettera l'usage des bains , dont un emploi mal entendu pourrait entraîner les suites les plus fâcheuses.

Trop souvent , et cela surtout chez la femme que la fortune a partagée de toutes ses faveurs , les *lits* , dont le seul but devrait être de réparer leurs forces en facilitant leur repos , ne ressemblent-ils pas bien plutôt à des instrumens de mollesse propres à déterminer des sueurs débilitantes et des pertes , qui sont les tristes présages du résultat de l'accouchement. Si , privée de grands biens , la femme des champs arrive avec un admirable bonheur au terme de sa grossesse , n'est-ce pas à la simplicité de tout ce qui l'entoure qu'il faut en attribuer la cause ? Pour lui faire goûter les douceurs du sommeil , il n'est point nécessaire de mettre les deux mondes à contribution ; les lits chargés de dorure , les nombreux matelas de plume , les couvertures dédredon sont chez elles avantageusement remplacés par la modeste pailleasse , ou un sommier de crin , un ou deux ma-

telas de laine ; ni trop mou , ni trop dur , et susceptible de ne développer qu'un degré convenable de chaleur , ce lit , aussi simple qu'avantageux , devra être préféré par la femme opulente à celui dont un préjugé mal entendu a seul pu lui consacrer l'usage.

Comme pour les vêtemens , la saison régnante devra diriger la femme enceinte dans le choix , le nombre et la nature des *couvertures* , seulement elle aura soin , dans tous les temps , de les renouveler souvent , et surtout de ne les employer que lorsqu'elles seront parfaitement sèches.

Dire ici que les lits doivent se trouver dans une chambre assez spacieuse , c'est assez , je pense , manifester le désir de ne point les voir ensevelis dans ces alcoves , espèces de prisons où , faute de se renouveler , l'air ne tarde pas à acquérir des propriétés malfaisantes.

TROISIÈME CLASSE.

Ingesta.

Souvent pris au hasard , les alimens de la femme grosse , bien que de très-bonne qualité , lui deviendraient nuisibles , si un goût en apparence dépravé ne venait indiquer la source où il faut les puiser. Ce serait donc agir avec une coupable légèreté , que de *toujours* engager la femme qui a conçu à renoncer à l'usage des alimens qu'un goût tout particulier lui assigne comme les plus convenables à son état , pour la forcer à un nouveau choix , qui , tout en nous paraissant infiniment meilleur , pourrait fréquemment lui devenir contraire. Tous les jours l'expérience démontre la vérité de ce fait , dont le père de la médecine paraissait être bien pénétré , quand il dit : (sect. 2 , aph. 38) *Paulò deterior et potus et cibus , jucundior autem , eligendus potius , quàm meliores quidem , sed ingratiores.*

Mais , comme il n'est pas rare de le rencontrer , la nature est-elle en quelque sorte restée muette , aucun goût déterminé ne s'est-il manifesté ; dans ce cas , le médecin appelé à décider sur le choix des

alimens de la femme grosse trouvera dans son tempérament, sa constitution, ses habitudes, trois sources exemptes d'erreur, dans lesquelles il n'hésitera pas à puiser les conseils qu'on exige de sa sagacité. La femme est-elle pléthorique ou d'un tempérament bilieux, sa constitution est-elle robuste, se trouve-t-elle en proie à la constipation; on prescrira les substances végétales, telles que les herbes potagères dans l'état frais, les fruits bien mûrs et légèrement acidules (groseilles, cerises, fraises, etc.). Les substances animales offriront des avantages non douteux aux femmes douées d'un tempérament lymphatique ou nerveux; les mets excitans, les pâtisseries, les ragoûts et les sauces, les substances sucrées, devront être impitoyablement proscrits de la table d'une femme faible, délicate, et chez laquelle chaque digestion est une courte maladie, comme le dit fort bien *Roussel*.

Quelle est la quantité d'alimens qui convient à la femme grosse? La meilleure règle à ce sujet est celle que la nature lui dicte, par les besoins qu'elle fait naître en elle; mais combien ces besoins eux-mêmes ne sont-ils pas rendus illusoire par l'art perfide des assaisonnemens! Avec quelle attention la femme enceinte ne devra-t-elle pas se tenir en garde, pour ne pas prendre pour un besoin réel le désir qui naît de l'apprêt des alimens! Si tous les jours l'intempérance fait naître chez la femme grosse de nombreuses maladies, de combien d'avantages ne sera pas accompagnée l'observation de la vertu contraire! Le docteur *Hay* soutient que la santé est moins l'effet d'une bonne constitution que la récompense de la sobriété, sur quoi il s'écrie : « O tempérance, déesse bienfaisante, que tu es digne de nos hommages! car c'est toi qui écarter les maladies, qui protèges la beauté, qui prolonges la vie, qui assures les plaisirs, qui fais prospérer le travail, qui gardes nos personnes, qui preserves notre entendement, qui perfectionnes toutes nos facultés intellectuelles, et soutiens toutes nos vertus. »

Adisson a peint avec des couleurs non moins vives les fâcheuses suites de l'intempérance, quand il dit : « Lorsque je voyais ces tables

à la mode, couvertes des richesses des quatre parties du monde, je m'imaginai voir la goutte, la fièvre, l'hydropisie, l'apoplexie, cachées en embuscades sous chaque plat. »

L'observation a prouvé que si l'abondance, en permettant à la femme de prendre une trop grande quantité d'alimens, était souvent la source de bien des maux, la misère était une prédisposition à l'avortement. *Beaudelocque* cite un exemple d'une femme chez laquelle il calma un travail fort avancé, survenu au septième mois, et qui ne reconnaissait pour cause que la privation de toute espèce d'aliment pendant plusieurs jours. Des alimens de facile digestion ayant été administrés avec prudence, l'accouchement se fit à terme. Il résulte de ce qui précède que l'éloignement des deux extrêmes sera le meilleur moyen de prévenir les maladies.

L'habitude ne devra pas être perdue de vue dans le choix des *boissons* les plus convenables à la femme qui a conçu. On peut pourtant dire que, dans la plupart des cas, le vin de bonne qualité, avec addition d'une eau bien claire, doit être regardé comme la meilleure; elle stimulera doucement l'estomac, favorisera la digestion et soutiendra les forces. Prises en petites quantités, les boissons légèrement acidules auront le double avantage de ne pas trop surcharger l'estomac, tout en trompant une soif qu'une grande masse de liquide ne saurait étancher. Qui n'a été à même, dans les jours brûlans de l'été, de vérifier la vérité de ce que j'avance? Ingérées trop froides dans l'estomac, ces dernières pourraient devenir dangereuses, en donnant lieu à des coliques plus ou moins violentes. *Moriceau* cite l'exemple d'une impératrice chez laquelle l'avortement fut déterminé par une boisson à la glace. Tout en n'étant point accompagnées d'accidens aussi graves, les boissons tièdes ne seraient pas exemptes d'inconvéniens, par l'état de débilitation dont leur usage pourrait être suivi. Ainsi, quelle que puisse être la boisson dont les femmes enceintes auront cru devoir adopter l'usage, sa température sera conservée dans de justes bornes.

QUATRIÈME CLASSE.

Excreta.

Les matières solides ou liquides qui, formées au dedans de nous, doivent être rejetées hors de notre économie, peuvent être divisées en celles dont l'expulsion se fait *naturellement*, et en *artificielles*, ou celles que l'art sollicite. Parmi les évacuations *naturelles*, celles qui méritent le plus d'attirer l'attention du médecin hygiéniste sont : l'excrétion des urines, des matières fécales, la transpiration, les sécrétions des membranes muqueuses et séreuses.

Digne en tout de notre admiration, la nature a voulu qu'au moindre sentiment de besoin l'homme se débarrassât de ses urines et de ses matières alvines. Ce ne serait donc pas impunément que, sourde à sa voix, et n'écoutant que celle de vains préjugés, la femme enceinte voudrait se refuser d'obéir à ses lois : la paralysie, l'inflammation de la vessie, la paralysie du rectum, une constipation opiniâtre, et même l'avortement, pourraient être la punition de sa coupable indocilité.

Il n'est peut-être pas de cause de maladie plus connue par les gens du monde que la suppression de la transpiration. Eh bien ! comme si les hommes devaient s'occuper de tout, excepté de leur santé, avec quelle fatale indifférence ne les voit-on pas tous les jours s'exposer à son action meurtrière ? La susceptibilité, qui est la suite ordinaire de la grossesse, devra porter la femme qui a conçu à redoubler d'attention pour entretenir chez elle une transpiration modérée ; je dis modérée, car celle qui serait trop abondante aurait le triple inconvénient de la débilitier, de rendre ses fonctions languissantes et d'augmenter la sensibilité de sa peau.

L'excrétion des membranes muqueuses et séreuses se trouve tellement en rapport avec celles dont nous venons de parler, que, suivant que celle-ci est augmentée ou diminuée, les autres éprouvent

un changement inverse : ainsi , par une vicissitude atmosphérique , avec laquelle le genre d'habillement ne sera pas en rapport , la suppression de la transpiration aura lieu , les membranes muqueuses ou sereuses se trouveront sympathiquement affectées : de là naîtront divers catarrhes , l'inflammation de la plèvre ou de toute autre membrane de cette nature.

Les moyens que la thérapeutique fournit pour provoquer les excrétions artificielles sont les *lavemens*, les *purgatifs*, les *vomitifs* et la *saignée*.

L'expérience et l'autorité de *Moriceau* et d'*Antoine Petit* ne laissent aucun doute sur l'utilité de l'emploi des lavemens émolliens, toutes les fois que cet emploi sera rendu nécessaire par l'état de la femme grosse : l'abus est en toute chose dangereux , et c'est contre celui que font de ce moyen certaines femmes, que *Lamothe* s'est justement élevé. Est-il aujourd'hui un médecin instruit qui ignore que l'usage intempestif des lavemens diminue le ton des intestins , les rend paresseux et amène la nécessité de recourir continuellement à son usage. Bien des fois à Paris , où malheureusement un trop grand nombre de dames croient trouver dans l'usage des lavemens un remède à tous les maux , j'ai été à même de remarquer des constipations opiniâtres qui ne reconnaissent pas d'autre cause. La femme enceinte ne devra pas moins se tenir en garde contre ces médecines dites de *précaution*, et qui deviennent aussi funestes quand elles sont prises à contre-temps , qu'elles peuvent être salutaires quand elles sont ordonnées à propos. Il en sera de même des vomitifs, les secousses qu'ils occasionent dans toute l'économie pourraient bien être suivies d'accidens fâcheux. Cependant il ne faut pas prendre pour règle immuable celle qu'ont donnée des auteurs dignes d'une haute considération , car ils en ont exagéré les dangers. Si le vomitif était réclamé par tous les signes qui échappent rarement à l'œil du vrai médecin , s'en abstenir ce serait commettre une erreur : des observations nombreuses prouvent que des émétiques violens , pris dans des intentions criminelles , ont été sans effet ; quoi qu'il en soit, il faut y

avoir recours avec la plus grande circonspection, pour n'avoir point à se reprocher une faute irréparable. L'état de grossesse exclue-t-il l'usage de la saignée? Quelle est l'époque de la gestation la plus propre à cette opération? La saignée étant indiquée, le choix de la veine est-il indifférent? Telles sont les trois questions à la solution desquelles on peut rapporter tout ce que la saignée offre d'utile à connaître, considérée chez la femme qui a conçu.

Les avantages de la saignée dans la grossesse ont été loin d'être contestés; les médecins ont seulement varié d'opinion sur l'époque à laquelle elle doit être pratiquée. Les uns ont prétendu qu'on ne devait pas saigner avant le quatrième mois; cette manière de voir est basée sur la crainte de déterminer l'avortement: les autres ont pensé que la saignée ne doit être pratiquée que le dernier mois de la grossesse, et cela dans le seul but d'éviter les pertes qui peuvent avoir lieu après la sortie de l'enfant. L'erreur des uns et des autres peut être facilement démontrée: les premiers, en interdisant la saignée au moment de la gestation, ont sans doute perdu de vue que l'état pléthorique, qui réclame impérieusement l'ouverture de la veine, arrive le plus souvent à cette époque de la grossesse; et, en effet, alors l'évacuation menstruelle n'ayant plus lieu et l'embryon n'étant pas assez développé pour dépenser la quantité de sang qui s'écoulait par cette voie, il en résulte un reflux dans la masse générale, et de là la pléthore. Les seconds, en reconnaissant l'utilité de la saignée dans les derniers temps de la grossesse, n'ont sans doute pas réfléchi que les pertes qui, trop souvent, suivent l'accouchement, et qu'ils avaient pour but de prévenir par la saignée, sont dues à l'inertie de la matrice. Des accoucheurs d'un grand mérite s'accordent aujourd'hui à regarder la saignée comme indiquée, quelle que soit d'ailleurs l'époque de la grossesse, toutes les fois que la femme présente des signes non douteux de pléthore, tels que vertiges, étourdissemens, maux de tête, goût de sang dans la bouche, épistaxis, poulx plein, fort et fréquent, face animée, etc. L'ouverture de la veine deviendra plus ou moins nécessaire et sera plus ou moins ré-

pétée, selon la gravité des accidens, le tempérament, l'âge, la force de la femme. Combien de fois n'a-t-on pas vu cette opération, pratiquée à propos, faire cesser des douleurs de reins et d'autres signes avant-coureurs d'un travail prématuré! *Baudelocque* en cite plusieurs exemples.

Chez les femmes, au contraire, dont la fibre est molle et lâche, douées d'un tempérament lymphatique, et naturellement faibles et délicates, n'est-il pas évident que la saignée produirait une débilité plus ou moins considérable qui tendrait à provoquer l'avortement?

C'est ordinairement au bras que doit être pratiquée la saignée chez la femme enceinte; en lui préférant celle de la cheville, on pourrait avoir la douleur de voir attribuer à cette dernière des accidens qui lui seraient étrangers. D'ailleurs ses effets seraient-ils plus prompts et plus avantageux? Je ne le pense pas.

Après les réflexions auxquelles nous venons de nous livrer, après avoir peut-être suffisamment démontré les circonstances qui chez la femme grosse réclament l'emploi de la saignée, que devons nous penser de ces motifs absurdes qui trop souvent suffisent pour déterminer la femme enceinte à réclamer cette opération? Celle-ci la regarde comme indispensable, parce que sa voisine dit s'en être trouvée bien; celle-là s'y décide, parce que sa mère en avait contracté l'usage; une troisième enfin la regarde comme de la dernière nécessité, parce que tel est l'avis des *commères*. Et l'on ne sait que trop qu'elle est la funeste influence de ces êtres dangereux, dont les pernicioeux conseils sont souvent préférés à ceux des médecins les plus recommandables. Avant d'administrer un remède, de pratiquer une opération, l'homme de l'art se rend compte de l'effet qu'il va produire; il pèse avec soin les chances de succès, et ce n'est qu'après avoir acquis l'intime conviction des avantages qui devront être le résultat de ce remède ou de cette opération, qu'il se décide à en adopter l'emploi. Si de longues années lui ont été nécessaires pour lui permettre d'arriver à cette juste application des moyens que la thérapeutique lui fournit, par quel fatal aveuglement voyons-nous tous les jours les gens du monde, et

surtout les femmes grosses, s'abandonner exclusivement aux sollicitations, aussi pressantes que perfides, de ces malheureuses, dont l'arme du ridicule devrait depuis long-temps avoir fait justice, et qui ne craignent pas de s'arroger les attributions d'un art aussi beau que difficile.

CINQUIÈME CLASSE.

Gesta.

Contre l'autorité de *Moriceau*, qui conseillait aux femmes de garder le lit les deux derniers mois de leur grossesse, nul doute ne s'élève de nos jours sur les avantages de l'exercice pendant tous le temps de la gestation. Si l'expérience et le raisonnement ne nous apprenaient que l'inaction prive la femme enceinte de l'énergie dont elle a besoin, les femmes des champs ne seraient-elles pas des preuves irrécusables en faveur de cette vérité ? « La nature, dit *Roussel*, les surprend au milieu des travaux rustiques qui les ont occupées pendant la grossesse, et qui n'ont fait que les mieux disposer à supporter celui de l'accouchement. » Je suis pourtant loin de prétendre qu'après avoir conçu, l'opulente citadine doive abandonner ses habitudes pour se livrer à des travaux pénibles; sans doute que le passage brusque d'un état sédentaire à une vie très-active pourrait avoir pour elle des suites fâcheuses. En lui prescrivant l'exercice, j'entends parler d'un exercice modéré, d'un exercice exempt de toute fatigue. *Claude Quillet* s'exprime ainsi à ce sujet dans sa *Callipédie* :

*Corporis immodicos motus, crebrasque choreas
Vitet fœtu uxor; præsertim tempore primo
Conceptûs, necnon ubi maturescere fœtum
Postremi ostendunt menses, partumque minantur.*

Ainsi, pour la femme devenue grosse, plus de courses sur un sol inégal, plus de promenades en traîneau, plus d'équitation, plus de

danses ; tous les mouvemens qui occasionent de fortes secousses , des impulsions violentes , devront être sévèrement interdits. Il n'en sera point ainsi de ces récréations franches et agréables , de ces jeux où règnent le calme et la tranquillité de l'âme , de ces promenades à pied qui , en réveillant le jeu des solides , raniment les propriétés vitales , rendent la digestion plus parfaite , la circulation plus active , les excrétiions plus régulières , augmentent l'énergie , et produisent de légères secousses à la matrice , qui favorisent son ampliation et les mouvemens du fœtus.

Au repos pris dans de justes bornes sont dues les réparations de nos pertes ; par lui , les fonctions assimilatrices , n'étant distraites par aucune action étrangère , s'exécutent de la manière la plus heureuse , et disposent nos organes à recouvrer leur faculté d'agir. La femme qui a conçu se gardera donc bien (comme cela n'est que trop commun dans les grandes villes) d'anticiper , soit par le jeu , soit par le spectacle , sur le temps destiné au sommeil. Rien n'est plus dangereux que de vouloir lui dérober les heures qui lui sont dues. Je l'ai déjà dit , la nature a dicté des lois ; vouloir les enfreindre , serait une entreprise aussi téméraire qu'infructueuse.

SIXIÈME CLASSE.

Percepta.

Au nombre des dangers que nous avons vus assiéger les pas de la femme qui a conçu , on ne saurait omettre *les sensations et les affections de l'âme*. Trop souvent nos oreilles ne sont-elles pas frappées du récit d'avortemens qui ne reconnaissent pas d'autre cause ? Heureuse la femme enceinte qui , devenue l'intéressant objet de la sollicitude de tous ceux qui l'entourent , se trouve , par leurs soins empressés , exempté de ces émotions vives qui compromettent à la fois , et sa

santé , et l'existence de son enfant. *Hippocrate* a dit que tout était commun entre la mère et le fruit qu'elle porte dans son sein : *Puer vivit de matre in utero , et quali mater sanitate prædita est , tantam etiam puer habet.*

La vue est de tous les organes des sens celui qui reçoit et transmet au cerveau l'impression de tout ce qui nous environne avec le plus de force et de rapidité. Cette vérité ne permet pas de négliger d'éloigner la femme grosse des spectacles en général , mais surtout des scènes tragiques , des promenades où se montrent des gens mutilés , contrefaits , épileptiques , etc. Les peintures lascives , les livres romanesques , enfin tous les objets capables d'affecter plus ou moins vivement leur imagination devront être bannis de leurs regards. Pourrait-on assez prodiguer d'éloges à la sagesse des Spartiates , qui avaient soin d'entourer leurs femmes , pendant la grossesse , d'objets agréables , et de frapper héroïquement leurs sens. La loi par laquelle *Licurgue* ordonnait aux femmes enceintes d'avoir constamment sous les yeux les images de Castor et de Pollux , ne doit pas être moins digne de notre admiration.

Personne n'ignore quelles peuvent être les suites fâcheuses d'un bruit , d'un récit capables de réveiller , chez la femme grosse , une frayeur à laquelle son nouvel état la rend plus disposée. On lit , dans l'histoire des accouchemens du docteur *Sue* , qu'une femme , frappée par la prédiction d'une Bohémienne , se persuada qu'elle devait mourir pendant sa grossesse , et qui , après avoir fait son testament vers le huitième mois , mourut en effet quelque temps après. Des exemples de ce genre , qui ne sont que trop fréquens , doivent donner le courage d'éloigner des femmes enceintes ces personnes qui , sous des dehors obligeans , viennent les entretenir d'événemens sinistres , inventés ou réels , et augmenter par là les sollicitudes de la maternité. L'espoir et la confiance , voilà les sentimens que l'amitié doit insinuer dans leur esprit , et non ceux de la séduction , du malheur et de l'effroi.

C'est , sans contredit , dans la susceptibilité dont la femme grosse

se trouve douée , que nous devons chercher la cause de l'empire qu'ont sur elle les affections de l'âme ; il faudra donc ménager sa sensibilité , en écartant d'elle tout sujet de colère , de joie immodérée , de jalousie , de haine.

Plus d'une fois , quoique agissant avec une assez grande lenteur , les passions tristes de l'âme ont été accompagnées des suites les plus funestes : par elles les mouvemens du cœur sont ralentis , le sang pénètre avec difficulté les organes , l'utérus en reçoit une moins grande quantité , le fœtus ne trouve plus l'aliment qui lui est propre , et , suivant que le terme de la gestation est plus ou moins éloigné , il succombe à ces désordres , ou porte en naissant l'empreinte de la débilité qu'il a contractée dans le sein de sa mère. Réprimer cet état de tristesse dès son principe ; partager en quelque sorte les peines qui l'occasionent , afin d'en rendre le poids plus supportable ; recréer la femme par tout ce qui pourra , suivant ses goûts et son caractère , lui offrir plus de distraction , tels sont les plus sûrs moyens de conjurer les maux dont elle se trouve menacée.

Il ne sera peut-être pas inutile de dire un mot d'une cause d'avortement qui , bien que restant souvent ignorée , n'a pas échappé à l'observation des médecins : je veux parler de l'*incontinence*. C'est à l'acte du coït , dit *Levret* , qu'il faut souvent attribuer les fausses-couches qui surviennent spontanément et sans cause connue. Il est des femmes dont la grossesse n'arriverait pas à terme si , pendant tout son cours , elles ne se refusaient aux embrassemens de leurs époux. *Platon* regardait comme un homicide le rapprochement des sexes pendant le temps de la gestation.

S'il est vrai , comme on l'objecte , que l'habitude et un tempérament érotique rendent souvent indispensable l'acte de la copulation lors de la grossesse ; il n'en est pas moins avéré que chez toutes les femmes grosses , sans exception , la réserve et la précaution doivent présider à cet acte. Le père de la médecine n'ignorait pas les dangers qui nous ont suggéré ces dernières lignes , quand il dit dans son livre de la

superfétation : Mulier prægnans, si coitu non utatur, facilius à partu liberatur. SCÉVOLE DE SAINTE-MARTHE s'exprime ainsi à ce même sujet, dans son traité intitulé, *de Prædotrophiâ, seu de puerum nutritione* :

Vos venerem immodicam, ô matres, si cura salutis,

Vos venerem vitate : sibi nocet ipsa, suumque

Sæpè relexit opus.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experimentum periculosum, judicium difficile. Oportet autem non modò se ipsum exhibere quæ oportet facientem, sed etiam ægrum, et præsentem, et externa. *Sect. 1, aph. 1.*

II.

Somnus, vigilia, utraque, modum excedentia, malum. *Sect. 2, aph. 3.*

III.

Mulier in utero gerens sectâ venâ abortit: et magis, si major fuerit fœtus. *Sect. 5, aph. 31.*

IV.

Paulò deterior et potus et cibus, jucundior autem, eligendus potius, quàm meliores quidem, sed ingratiore. *Sect. 2, aph. 38.*

V.

Mulierem in utero gerentem ab acuto aliquo morbo corripi, lethale. *Sect. 5, aph. 30.*

VI.

Mulierem in utero gerenti, tenesmus superveniens, abortire facit. *Sect. 7, aph. 27.*

VII.

Cùm morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Sect. 1, aph. 8.*

VIII.

Spontanæ lassitudines morbos denuntiant. *Sect. 2, aph. 5.*

HYPOCRATIS APHORISMI

Vita brevis, ars longa, occasio parva, experimentum periculum
 sanis in istis difficulte. Quod si autem non modo se ipsam exhibere
 quod oportet facientem, sed etiam regnum, et parientes, et extera
 Sect. 1, aph. 1.

II.

Somnus, vigilia, stridor, modum excedentis, modum Sect.
 aph. 2.

III.

Mulier in utero gravidæ secunda abortit: et magis si major fac-
 tius. Sect. 5, aph. 5.

IV.

Paulo deterior et potius et citius, in unum autem, citius po-
 tius, quam multos quidem, sed ingratos. Sect. 2, aph. 28.

Mulier in utero gravidæ ab acuto aliquo morbo corripitur, le-
 thale. Sect. 5, aph. 50.

VI.

Mulier in utero gravidæ, tenens superveniens, abortive facit.
 Sect. 7, aph. 27.

VII.

Cum morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti ne-
 cesse est. Sect. 1, aph. 81.

VIII.

Spontaneæ lassitudines morbos denuntiant. Sect. 2, aph. 5.